

Réception de M. Christian Sorrel

Vendredi 13 décembre 2019

Réponse de M. Jean-Louis Darcel

Bibliothécaire de l'Académie

Monseigneur,

Monsieur le Président,

Cher Collègue et désormais cher Confrère,

Chères Consœurs, chers Confrères et Amis de l'Académie de Savoie,

L'Académie de Savoie, depuis 1821, a reçu en son sein de nombreux historiens passés et présents. C'est la profession la plus représentée parmi nous, et ce n'est en rien un hasard puisque l'histoire est l'objet principal de nos études vouées à celles fort riches de la Savoie en général, des Etats de Savoie en particulier. Après Jean Nicolas, vous êtes le deuxième historien à rejoindre nos rangs en quelques semaines. Nous nous en réjouissons et vous souhaitons la bienvenue.

Comment ne pas évoquer ici l'historien qui nous rapproche l'un et l'autre, le professeur Jacques Lovie qui a été votre Maître en histoire contemporaine, l'éveilleur de votre vocation d'historien de la Savoie de l'Annexion, jusqu'à l'époque contemporaine avec les relations complexes, souvent conflictuelles, tantôt latentes, tantôt violentes, avec l'Eglise catholique. Vous êtes son ancien étudiant, son disciple et vous lui succédez, quelque trente ans après qu'il nous ait quittés, en ce lieu, au Château des Ducs de Savoie qui nous reçoit, à deux pas du salon de l'Académie en cours

de restauration. J'espère que nous y siégerons ensemble sous peu, car désormais vous serez parmi nous.

Jacques Lovie nous rapproche, ai-je dit, puisque j'ai été son assistant dans les recherches consacrées aux frères de Maistre dans le cadre du Centre universitaire de Savoie, rattaché à l'université de Grenoble à l'époque.

Nous avons beaucoup à apprendre des historiens, car vous l'avez dit dans la conclusion de votre Discours, ce sont eux qui nouent et dénouent « les fils en croisant le récit et l'analyse, en jouant sur les échelles spatiales et temporelles et en se gardant du danger de l'hagiographie ou du procès rétrospectif ». Quelle responsabilité est la leur ! Ce programme devrait être celui de tout historien qui place le scrupule, la rigueur, la rectitude en refusant de s'ériger en juge du passé, voire en procureur pour une mise à mort symbolique du ou des acteurs de son sujet d'étude.

Oui, en histoire comme en littérature, nous avons à nous garder de ces deux écueils très humains –trop humains- : d'un côté la complaisance, voire la flagornerie de l'esprit courtisan ; de l'autre, le procès *a posteriori* de type moraliste ou idéologique d'un homme ou d'une époque. De quel droit, au nom de quelle grille de lecture, l'historien, confortablement installé dans son bureau, se permet-il de juger ... ou de condamner tel ou tel en une forme mimétique d'excommunication laïque ?

Vous avez montré dans votre discours, cher Christian Sorrel, que dans votre recherche d'une approche loyale de vos sujets d'étude, que ce soit la Savoie religieuse entre XIXe et XXe siècles, puis par élargissement progressif, à la France sociale et religieuse, enfin aux évolutions contemporaines de l'Eglise romaine, il y a une voie médiane entre l'hagiographie qui désarme le sens critique et le procès en inquisition historique, quand vous avez le projet, non de reconstruire l'histoire –ou de la déconstruire puisque le mot est à la mode- mais d'en restituer la complexité.

Je me risque à aller plus loin, à m'aventurer hors de ma discipline, mais je revendique le droit à la transversalité de la démarche comparatiste entre l'histoire et la littérature qui sont si proches. Chez nous, historiens comme littéraires, avant de formuler des concepts, nous avons à recenser, à analyser, à comparer des faits, des textes pour, ensuite, les interpréter au plus juste.

Nous savons comment les passions idéologiques peuvent polluer, contaminer toute analyse d'un épisode historique, d'une œuvre du passé et la transformer, avec des mots très savants, en vulgate de la bien-pensance à la mode.

J'ai connu un temps, à la Sorbonne des années 1960 -1966, où en histoire je suivais certains cours des Labrousse, Soboul, Vovelle, Mazauric, Mesliand qui construisaient et imposaient une histoire idéologique avec une grille de lecture marxiste paralysante pour les jeunes étudiants et futurs chercheurs. Les gardiens du temple veillaient à l'orthodoxie de leurs troupes dans l'attente du « grand soir » : c'est l'exacte réalité du climat de l'université parisienne qui allait « faire la révolution » deux ans plus tard !

Que François Furet, à la suite de Raymond Aron, soit encore salué pour son courage d'avoir secoué le joug dans son ouvrage choc de 1978 *Penser la Révolution française*, libérant ainsi la recherche en histoire, mais aussi en littérature en remettant à l'honneur l'analyse prémonitoire d'Alexis de Tocqueville dans *L'Ancien régime et la Révolution* et celle d'Augustin Cochin sur ses origines proches ou lointaines. Ils ont redonné de l'oxygène à la recherche historique sur l'événement fondateur de la France contemporaine, celle issue de la Révolution de 1789.

Dois-je continuer à apurer le passé de l'institution universitaire ? J'ai vécu à la Sorbonne d'avant Mai 68 une sorte de chasse aux mal-pensants, à l'épuration sectaire de quiconque refusait la grille d'interprétation marxiste. C'était vrai en histoire, c'était vrai en philosophie, en littérature avec les Althusser, Lacan, Barthes, Guillemin, Sollers, et même Etienne... Déposer un sujet de thèse sur Joseph de Maistre faisait l'objet d'un veto comme si un tabou était violé par l'impétrant. Avec vos maîtres Jacques Lovie et Gérard Cholvy, comme avec les miens Pierre Moreau, Pierre-Georges Castex nous en avons été préservés et avons exercé notre métier en toute liberté.

Mais ce qui vous distingue en ce jour où vous venez de prononcer votre discours de réception, vous êtes le premier à nous faire pénétrer dans les arcanes du Vatican, la plus ancienne multinationale au monde ! Nous apprenons ce qui, pour le profane, préside au choix d'un évêque, d'un archevêque en l'occurrence, dans un contexte politique donné, dans un cadre

juridique et procédural –celui de la *terna* – à la fois immémorial et très moderne d’instruction du dossier des trois noms proposés à la signature du pape. Vous avez montré comment, dans les années 1926-1937 sur fond de loi dite de Séparation des Eglises et de l’Etat de 1905, le Vatican et son nonce à Paris, d’une part, et le collège des évêques de France, d’autre part, ont cherché une voie médiane entre la ligne progressiste du « Sillon » de Marc Sangnier condamnée en 1910 et celle conservatrice –« intégriste » dites-vous-, en tout cas antirépublicaine et monarchiste prônée par l’Action française de l’agnostique Charles Maurras, elle condamnée en 1926. Elle divisa profondément et l’épiscopat –vous l’avez évoqué – et les fidèles des paroisses de France. En témoigne l’attitude du sympathisant « Blanc du Midi », Mgr Castellan. En toile de fond, on assiste à la montée d’une émancipation laïque dans le cadre d’une France républicaine, s’affranchissant à marche forcée de la tutelle de l’Eglise catholique, en se voulant agnostique, anticléricale, voire antireligieuse. Une France nouvelle perçue comme une menace existentielle ici par l’Eglise de Savoie, à commencer par son prélat. Comment y répondre ? Par le rejet ? Par une adaptation souple ?

C’est cette croisée des chemins que vous avez relatée, qui a été suivie non sans tâtonnements, avec en Savoie comme ailleurs, la recherche d’une ligne médiane voulue, imposée par le Vatican, en charge, ne l’oublions pas, du devenir de l’église universelle : ni l’option moderniste, ni la ligne traditionnelle, antirévolutionnaire et monarchiste. L’entre-deux, et ses risques.

Mais le devoir de la réponse de l’Académie est d’abord de vous présenter à l’ensemble de l’assistance.

Vous êtes né à Chambéry, le 27 août 1957, coïncidence fortuite : vous avez choisi un parrain jumeau pour la date et le mois, mais un peu plus antérieur pour l’année ! Vous avez grandi au collège Louise de Savoie où vos parents veillaient sur la sécurité et le bon ordre de l’établissement. Vous y avez fait vos premières années d’études, puis au lycée Vaugelas qui plus anciennement fut un collège tenu par les jésuites au temps du *Buon Governo*. Et face au bâtiment qui allait devenir l’Université de Savoie. Clin d’œil du destin !

Nos anciens auraient dit dans le langage fleuri du temps où la mythologie grecque faisait encore partie de la culture commune et permettait de dire les choses poétiquement : c'est là que vous avez cultivé les Muses, les filles de Mnémosyné et de Zeus, dès le berceau, pour finalement choisir comme compagne de votre vie professionnelle Clio, la protectrice de l'histoire, l'inspiratrice des historiens. Non sans hésiter entre Euterpe, Melpomène ou Thalie, entre l'Histoire et les Lettres. C'est, m'avez-vous confié la mort du Général de Gaulle en 1970, avec ce qu'elle clôturait, qui vous a fait pencher vers Clio. Remercions votre inspiratrice qui nous vaut une production historique impressionnante. Je dis « production », puisque vous parlez souvent de « fabrique de l'histoire »

Vous avez tout réussi au collège, au lycée, puis en Faculté, au département d'histoire, avec les meilleures mentions et félicitations des divers jurys. Et en couronnement, une réussite au difficile concours de l'agrégation d'histoire en 1980, au 2^e rang national. Vous êtes un exemple de l'élitisme républicain, à l'époque où il fonctionnait encore.

On comprend que vos professeurs de notre université de Savoie aient souhaité vous garder, à commencer par le professeur Jacques Lovie qui était ici « le patron » de l'histoire contemporaine. Mais, dans un premier temps, vous avez tenu à changer d'air, non que l'oxygène manque à Chambéry, mais vous avez tenu à aller respirer celui de Montpellier, comme le fit il y a bien longtemps un certain Rabelais, auprès d'un maître incontesté de l'histoire sociale et religieuse aux XIX^e et XX^e siècles, le professeur Gérard Cholvy à l'université Paul-Valéry, dans un souci d'élargissement ultérieur de votre sujet principal.

Nous partageons également ce choix, cher Christian Sorrel, puisque je soutins mes thèses de doctorat en 1973 et en 1984 à cette même université Paul-Valéry.

La raison de nos choix, je risque cette interprétation, est un besoin de croiser les influences, de « pérégriner », comme le faisaient les gens de la basoche dans l'Europe médiévale à la recherche du meilleur « magister » que ce soit en droit romain, en théologie, en sciences humaines, dans les Belles-Lettres ou encore en médecine.

Ce refus des limites de nos vallées, ce besoin d'ouverture, aujourd'hui pour vous, tourné vers Rome et le Vatican, je ne puis que le comprendre. L'endogamie, l'esprit de clan, n'est pas une pratique saine, ni en ethnologie, ni dans nos disciplines universitaires.

Mais, dès 1990, vous avez rejoint l'université de Savoie comme agrégé, puis en 1994 comme maître de conférences, puis enfin comme professeur titulaire à la suite du départ à la retraite de notre confrère André Palluel-Guillard. Vous avez participé aux responsabilités administratives sans rechigner et avez dirigé le département d'histoire de 1998 à 2001. Ah ! ces « corvées » administratives, cette manière française de payer sa dette à l'université qui vous accueille, à construire des emplois du temps compliqués du fait des missions diverses qui incombent aux collègues, qu'impose le rayonnement de notre université, si elle veut sortir de son environnement géographique limité, si elle veut figurer dans les classements internationaux. Nous avons partagé la même impatience de voir notre temps absorbé par X commissions, réunions en tous genres alors que l'on voit l'heure tourner, la préparation d'un cours ou d'un séminaire retardé, la fin d'un article, d'une communication, d'un livre reportée à des temps plus favorables, les vacances par exemple... Il y a des collègues pour qui se transformer en administrateurs de Faculté donne le sentiment d'exister, de détenir une part du pouvoir... Je crois pouvoir dire, ni pour vous, ni pour moi. D'autres pays ont fait le choix de confier ce soin à des administrateurs civils qui libèrent les professeurs de tâches périphériques pour lesquelles ils ne sont pas formés.

En 1991, nous avons conjointement organisé un hommage au professeur Jacques Lovie lors d'une séance de « l'université savoisienne du temps libre » dont il avait été le président fondateur. Séance émouvante réunissant douze témoignages. On vous doit notamment une bibliographie complète des travaux historiques de Jacques Lovie que la maladie ne lui avait pas laissé le temps de réaliser. Elle est classée par vos soins : livres, communications, articles, soit 123 titres qui servent encore de référence à tout étudiant qui s'intéresse à la Savoie.

En 2006, vous apprenez que le poste de professeur d'histoire religieuse fondé par André Latreille à l'université de Lyon est vacant. Poste prestigieux qu'on ne peut laisser vacant au risque de le voir supprimer ou absorbé par

des disciplines jugées plus attractives. Vous candidatez et êtes élu : Gérard Cholvy à Montpellier et vous à Lyon pouvez attirer de nouveaux étudiants dans une spécialité moins attractive qu'autrefois. Vous pouvez ainsi relancer des centres de recherche dans des perspectives nouvelles avec un environnement documentaire particulièrement riche. Ce que Chambéry ne pouvait offrir.

Ce qui me frappe dans votre parcours universitaire, cher Christian Sorrel, dans votre production scientifique, c'est son élargissement progressif : vous partez de l'histoire générale de la Savoie, qui est votre champ d'application, vos racines en quelque sorte, puis vous la croisez avec l'histoire locale et nationale du fait religieux : passage du particulier au général. Puis, vous glissez vers les années post-conciliaires entre le dernier quart du XXe siècle et le début du XXIe siècle : votre insertion dans les équipes de chercheurs habilités par Le Vatican vous permet une approche exceptionnellement informée des évolutions de la catholicité française, européenne, universelle.

Après en avoir situé la trajectoire, j'en viens à votre bibliographie : c'est peu de dire qu'elle est importante ; elle recense près de 300 titres : 15 ouvrages publiés entre 1980 et 2017 ; 36 directions d'ouvrages ; 149 contributions à des ouvrages collectifs ; 15 contributions à des dictionnaires ; 61 articles de revues ; le tout dans plusieurs pays d'Europe et, il va sans dire, à comité de lecture. Votre première publication, vous l'avez faite à 25 ans. Aujourd'hui, vous avez 62 ans et vous avez deux textes sous presse : presque 40 ans de production scientifique. Le bibliothécaire de l'Académie de Savoie ne peut qu'émettre le souhait qu'elle soit jointe en annexe de votre discours sur notre site.

Je donne quelques précisions synthétiques sur le contenu de vos travaux auxquels vous consacrez la majeure partie de votre vie avec au cœur ce croisement des sujets, sans perdre de vue votre ancrage savoyard, mais en le dépassant pour accéder au sommet de la pyramide, le regard du pape sur l'Eglise institution et son difficile *aggiornamento*. Avec cette question qui taraude son entourage, le gouvernement de l'Eglise : doit-elle s'adapter au monde tel qu'il est, tel qu'il va ? Ou « chemin de vérité », doit-elle montrer la

voie à temps et à contre-temps ? L'universalité qui est son emprise passe-t-elle par une prise de distance avec la vieille Europe ?

Je me souviens de la réponse à cette dernière question que me fit un Jésuite érudit il y a quelques décennies, avant le Concile Vatican II : « Il faut que la France, que la vieille Europe s'habitue à l'idée qu'elle ne décide plus pour le reste du monde, comme si elle était investie de droit d'une mission universelle. C'est l'affaire de l'Eglise universelle de prendre en charge la diversité du monde ». N'est-ce pas ce que les derniers papes, qui n'étaient pas italiens, ont dit et répété à temps et à contre-temps ?

J'incite les amis de l'Académie de Savoie à lire votre dernier article qui vient de paraître dans *François d'Assise, un poète dans la cité. Variations franciscaines en France (XIXe – XXe siècle)* aux éditions classiques Garnier. Sous le titre, *L'écho d'une vie – Paul Sabatier et François d'Assise*, vous analysez la biographie du saint catholique publiée par le pasteur libéral Paul Sabatier, dont le succès a été prodigieux de 1883, date de sa publication, à 1914. Comment un pasteur protestant, venu du calvinisme, exerçant dans l'Alsace luthérienne enfreint la règle tacite du chacun chez soi (*cujus regio, ejus religio*) pour publier un gros livre de 545 pages à la fois hagiographique et érudit consacré au populaire saint médiéval : cela ne pouvait que « faire des vagues » et être désavoué des trois côtés... Dans une prose superbe, proche de celle de Renan, Sabatier fait du saint d'Assise un « mystique théodidacte ne devant rien à l'Eglise ni à l'Ecole ...en contact personnel, intime avec Jésus ». La polémique ne pouvait qu'être vive en reliant l'idéal de pauvreté à la contestation de l'autorité. Un œcuméniste avant la lettre.

Pour finir, je lève un coin du voile sur votre prochain champ d'étude : il va attirer les *media* du monde entier. Vous êtes associé au projet de recherche internationale liée à l'ouverture prochaine des archives du pape Pie XII, aux côtés notamment de l'Ecole française de Rome. Vous voilà occupé pour quelques années.

J'espère que ces recherches vaticanes sur la période cruciale et douloureuse de la Seconde guerre mondiale vous permettront de revenir de temps à autre à Chambéry, à l'Académie de Savoie, pour nous entretenir de cet important chantier d'études. Vous y êtes d'avance attendu. Bienvenue parmi-nous, cher Confrère.

Jean-Louis Darcel